

# lusa



Revista portuguesa de  
estudos germanísticos

n.º 9-10/1988

Maria do Rosário Pontes  
(Universidade do Porto)

**PHILIPPE JACCOTTET: SERVITEUR DU VISIBLE,  
PENSEUR DES LIEUX**

*A Benoît Conort*

*«Se todo o ser ao vento abandonamos  
E sem medo nem dó nos destruímos,  
Se morremos em tudo o que sentimos  
E podemos cantar, é porque estamos —  
Nus, em sangue, embalando a própria  
dor —  
Em frente às madrugadas do amor.  
Quando a manhã brilhar refluiremos  
E a alma beberá esse esplendor  
Prometido nas formas que perdemos»<sup>1</sup>*

*Sophia de Mello Breyner*

«Je me penche à la fenêtre de rochers, dans le miroitement de l'après-midi d'octobre (...). Mais tandis que celui-ci [le solitaire de l'Orient] médite, les yeux fermés, et que sa parole sans voix cherche au plus bas de la spirale intérieure l'oreille invisible du dieu en qui sont rassemblés les quatre angles de l'univers, moi, j'interromps mes pensées, j'oublie que j'ai un coeur, je mesure les apparences. Aujourd'hui, j'ai une règle d'or entre les mains, une balance d'or où je vais peser tour à tour l'ombre et le vent, les bruits et les feuilles...»<sup>2</sup>.»  
Et un peu plus loin, le poète ajoutera: «(...) le vent, quand il

s'accroît, m'apporte les confuses nouvelles de la distance. Je comprends seulement «ici, ici, ici», ou «vie, vie, vie»; et moi que si souvent tremble et perds pied, moi qui le moindre sang dévoyé écoeure, je me remets à les traduire, ici, à ma fenêtre de terre, dans la lumière qui est le lait des dieux, ici, sous la Couronne invisible, en cet instant (...) <sup>3.</sup>»

Ces deux extraits d'un des plus beaux livres de Philippe Jaccottet — *Paysages avec figures absentes* — semblent illustrer à merveille quelques-unes des multiples clefs qui permettront d'approcher et même de pénétrer l'essentiel d'une poétique qui vit, fondamentalement, du *Vécu*, de l'*Immédiat* et du *Visible*, de tout ce qui entoure l'être humain et que, néanmoins, celui-ci a du mal à saisir. Car cette envie d'enracinement, cet impératif de comprendre la réalité concrète dans son immédiate existence, cette nécessité de toujours renaître à la connaissance des apparences, signifient, avant tout, un désir de découvrir l'*Invisible* à travers l'inventaire du *Visible*, une volonté d'atteindre le *Lieu* au-de-là d'une multiplicité de chemins et de détours, l'espoir de reconnaître, dans chaque élan d'immanence, la transcendance qui y est incarnée. Et encore le défi de participer à la création d'une *parole poétique* qui s'ouvre sur le sacré et au sein de laquelle puisse s'accomplir une immense et juste rêverie de l'espace, une parole qui soit démiurge et donc, susceptible d'assumer l'harmonie des contraires, l'alliance des opposés, capable de devenir ce «souffle» rêvé d'un instant d'expérience ontologique.

Plus qu'un poète rêveur de l'*Invisible* à l'égal de R. M. Rilke — le poète allemand qu'il traduit et qu'il connaît si bien — Philippe Jaccottet est devenu *un serviteur du Visible*: plus que lui faire face, il souhaite le toucher, le garder en toute bienveillance, le conserver, le protéger, le retenir près de soi, le surveiller pour défendre: «(...) Il faudrait alors que la vie d'un homme, comme en défi à la destruction, atteignît la plus grande plénitude à sa portée, selon le conseil de Pindare d'«épuiser le champ du possible» sans qu'il se crût autorisé à dédaigner, à nier pour autant l'impossible. Il ne se vanterait pas d'avoir renversé les dieux; il aurait un lointain espoir de les retrouver, autres, impensables toujours, une fois le labour du possible achevé — comme on reçoit la lumière du soir (...)» <sup>4</sup> .

Le poète parle du «labour du possible». Un possible, transformé, par dessus tout, en «paysages avec figures absentes», en éléments naturels qui parlent, essentiellement, la voix méditerranéenne, en guides du regard, en ouvertures vers l'illimité et l'immédiateté, en épaisseur de forces qu'il est urgent d'appréhender afin de découvrir

leur transfiguration. Il faut saisir les choses en elles-mêmes, dans leurs métamorphoses internes, dans leur énigme de microcosmos, en tant que «des inscriptions fugitives sur la page de la terre»<sup>5</sup>: belle et angoissante image que celle d'un brûler de feuilles mortes, d'«un chercheur d'herbe... touchant la terre encore mouillée, allumant de petits feux de branches, déplaçant des pierres. Sous ces arbres, entre ces buissons et ces haies qui portent déjà presque trop de feuilles, formant des espèces de dômes ou de cages, mais que le plus faible souffle agite et entrouve. Et lui, cette année plus qu'en aucune autre, comme bousculé para cette hâte, et ce qu'il aurait voulu saisir est déjà passé, changé, disparu (...)»<sup>6</sup>. Ce n'est pas en fuyant le matière mais en y creusant des espaces où l'invisible se meut, ce n'est point en refusant ces merveilles de fragilité appelées *arbres, ruisseaux, rivières, neiges, pluies, herbes, oiseaux, montagnes, fleurs, vents, feux, brouillards, brumes, forêts, sources, bois* mais en les pensant, mieux, en les sentant dans leur foisonnement riche de possibles, ce n'est guère en reniant l'expérience fondamentale des *lieux* mais en les guêtant dans leur vibration de réponse métaphysique, que l'on peut finalement, en toute âme, accueillir le don que les dieux nous font du secret et du sacré. Vénérer les *lieux* sans les profaner, rechercher des espaces naturels, foyers d'une successivité de métamorphoses, appuis impérissables d'un quotidien imprégnant de sens un «ailleurs», respecter les choses par elles-mêmes et par l'absence qui les habite, voici le sens profond de ce poème qui respire l'espoir autant qu'il suggère l'incertitude: «(...) Dernière chance pour toute victime sans nom: / qu'il y ait, non pas au-delà des collines, / ou des nuages, non pas au-dessus du ciel / ni derrière les beaux yeux clairs, ni caché / dans les seins nus, mais on ne sait comment / mêlé au monde que nous traversons, / qu'il y ait, imprégnant ses moindres parcelles, / de cela que la voix ne peut nommer, de cela / que rien ne mesure, afin qu'encore / il soit possible d'aimer la lumière / ou seulement de la comprendre, ou simplement, encore, de la voir / elle, comme la terre la recueille, / et non pas rien que sa trace de cendre»<sup>7</sup>.

Et la terre qui accueille et recueille la lumière est, avant tout, le paysage du sud: terre du sacré, s'il signifie événement de lieux, glorification d'une multiplicité de temps et d'espaces suggérant, plus qu'une poétique des éléments, une poétique de l'imperceptible, du murmuré, de l'immobile, de l'invisible, du fragile, du presque silencieux, une poésie du dénuement, de la transparence, de la lumière, de l'instant et de la pureté. Les lieux suggérés — qu'ils soient *collines*,

bois, amples forêts, champs de lavandes, montagnes escarpées, bords ombrageux de ruisseaux, champs d'amandiers ou de tilleuls roses, prairies à perte de vue, marronniers couverts de feuilles — deviennent à l'image de l'être qui les voit, qui les regarde et qui les peuple: humbles, car le poète prône l'effacement, l'oubli de soi-même; discrets dans leur grandiosité, car le poète est ombre fuyante qui les traverse, sans les souiller ou transpercer; silencieux même dans leur murmures car le poète accueillera davantage ces cris intérieurs qui ne connaissent que les profondeurs de l'insaisissable; instantanés, puisque l'homme les confirme dans leur ruine mais les entrevoit, ensemençant perpétuellement la terre de leurs graines. On saisira alors la beauté, en toutes saisons, de maintes descriptions de la nature. Comme, par exemple, celle d'un hiver luxuriant dans sa prolifération d'éléments végétaux et dans ses inimaginables nuances polychromatiques qui, d'ailleurs, envahissent toute l'écriture de Philippe Jaccottet: «(...) Travail au jardin. Le soleil se couche vers cinq heures, le jour dure jusqu'à six. Le bleu des montagnes qui fonce, du rose dans les bois et le ciel, le blanc dont on ne sait si ce sont les nuages, leur ventre, ou la neige qui vient de tomber pour la première fois. Rose, bleu, blanc, brun. Il se fait à ces heures-là de l'hiver un certain mélange. C'est à la fois sombre et lumineux, profond, léger, froid et tendre. La neige (ou le ventre du nuage) éclaire alors comme une lampe nue dans une chambre bleue et rose. Il y a, qu'il ne faut pas oublier, le côté *bois* de l'hiver, bâtisse de bois, charpente patinée par le temps, avec ce que le bois évoque de solide, de rude en même temps que d'humain, de «bon». On est peut-être un peu comme dans une chambre boisée (...). Et la neige est plutôt comme la lune de minuit (...)»<sup>9</sup>. Un peu partout, aussi bien dans les premiers recueils de poèmes *L'Effraie et autres poésies*, *L'Ignorant*, *Airs*, *A la lumière d'hiver* que dans les derniers *Pensées sous les nuages*, aussi bien dans ses proses poétiques *Paysages avec figures absentes*, *La Promenade sous les Arbres*, *A travers un verger*, que dans ses carnets *La Semaïson*, son récit *L'Obscurité*, le problème du *Visible* se lie, indéniablement, à l'image si chère au poète d'une nouvelle «forêt spirituelle» que les graines dispersées par le vent, légères et fragiles, devraient aider à (re) planter. Et sous-jacente à cette idée de la spiritualité d'une (re) naissance, cette autre affirmation d'humilité, d'effacement, signe et volonté d'une presque absence face à un monde dont il faut oser traverser l'épaisseur «incompréhensible et contradictoire», et qu'il est nécessaire d'accueillir dans toute sa splendeur.

L'expérience poétique qui désire atteindre une plénitude existentielle, se nourrit alors, semblable à un voyageur errant qui ne fait que passer, d'un ensemble de paysages parsemés ici et là de vibrations de simplicité, de regains d'une presque absence de pittoresque, d'une apparente quasi pauvreté quotidienne où l'éphémère, le fragile, le mouvant, l'instantané, le léger, le transparent s'interpénètrent et dialoguent, à l'unisson, créant deux figures essentielles à toute cette poétique: le *souffle* et le *passage*. Plus que les objets, les êtres ou les choses, on aperçoit (on la respire, on la sent, peut-être) cette haleine, cette tension intérieure à tous les éléments de la nature, ce dynamisme interne, cette intimité d'âme qui circule aussi bien dans l'individuel que dans le collectif et qui rejoint, incarnant, le souffle d'un «Passant invisible» qui sème, ici et ailleurs, dans l'immédiat si puissant, de petites portions du transcendant. Pressentiment d'une Origine niant la précarité des temps modernes: «Un simple souffle, un noeud léger de l'air,/une graine échappée aux herbes folles du temps,/rien qu'une voix qui volerait chantant/à travers l'ombre et la lumière,/s'effacent-ils: aucune trace de blessure. La voix tue, on dirait plutôt, un instant,/l'étendue apaisée, le jour plus pur./Qui sommes-nous, qu'il faille ce fer dans le sang?»<sup>9</sup>.

Si, à l'être, à la chose, on enlève cette respiration, il n'en restera plus rien. Il faut absolument la préserver, soit en la dilatant, en aidant à son expansion, à sa dissémination (dans la brume, dans la neige, dans la lune, dans l'herbe<sup>10</sup>) soit en la métamorphosant *en passage*, en *instant*, en foyer immobile de la mobilité du Visible<sup>11</sup>.

Parfois, de la métamorphose en conjonction de la brume, du souffle et de l'être — liés par le même instantanéisme — surgissent des figures absentes de légèreté et de transparence que le poète cultive dans son espoir d'ascension, d'une presque désintégration: «Je suis comme quelqu'un qui creuse dans la brume/ à la recherche de ce qui échappe à la brume/ pour avoir entendu un peu plus loin des pays/ et des paroles entre des passants échangées.../ (Celui qui n'y voit plus très bien, qu'il se fie à l'enfant/ pareille à l'églantier.../ Il fait un pas dans le soleil de fin d'hiver/ puis reprend souffle, risque encore un pas.../ Il n'a jamais été vraiment attelé à nos jours/ ni libre comme qui s'ébroue dans les prairies de l'air,/ il est plutôt de la nature de la brume,/ en quête du peu de chaleur qui la dissipe)»<sup>13</sup>. Et dans cette quête permanente d'un *ici*, dans ce culte presque excessif (car symbole d'incertitude, de souffrance, de violence aboutissant à la mort) que l'environnement naturel témoigne et exige, l'instant à peine perceptible du changement, de la métamorphose,

du *passage*, n'est qu'un élan d'illumination, de clarté, qu'un bref aperçu d'une lumière qui est sur terre, qui brille, puisque précaire, qui s'éteint pour rejoindre un «ailleurs» que seul un regard différent peut transpercer.

Le *passage* du visible à l'invisible, de la lumière à l'ombre, du froid à la chaleur, de la sécheresse à l'humidité, de l'intérieur à l'extérieur, de la vie à la mort, du jour à la nuit, n'est que le moment ineffable (le seul qui soit donné à l'être) où l'on peut saisir l'harmonie immense qui découle de la fusion et de la conciliation des opposés: «(...) Je ne peindrai qu'un arbre qui retient dans son/feuillage/le murmure doré d'une lumière de passage (...)»<sup>13</sup>. Et ailleurs, en parlant de l'«amitié» qu'il sent exister entre les éléments et l'homme, en présentant une sorte de «bonté» qui lie l'être et les choses à l'intérieur d'une sublime analogie universelle, le poète identifiera ainsi ce souffle de passage qui nourrit la diversité aussi bien que l'unité: «(...) C'était la terre, le bois, la verdure, le ciel: la promenade, le répit un instant, un peu plus d'innocence. C'était aussi ce qui semble éternel à force de recommencer toujours le même et sans monotonie. (...) La maison ouverte. La forêt est une maison aux fenêtres, aux portes ouvertes. La lumière y circule comme dans les rues. Passe, entre et sort. La lumière, ou la rêverie dévêtue, celle qu'on ne rattrapera plus. (...) Et tout à coup on voit des arbres jaunes, sous les nuages en mouvement, continuels (...) Ailleurs, les feuillages sont vraiment des feux. L'idée de *changement* est très présente; d'une atteinte, d'une blessure, et d'une réponse à cette atteinte. (...)»<sup>14</sup>.

On comprendra alors que le problème du *Visible* se pose ainsi — éminemment — à partir d'une nouvelle *esthétique du regard*. Oser transpercer l'opacité du Visible est avant tout, oser faire pénétrer le regard dans cette «limite illimitée» qui unit, aussi bien que sépare, le dehors et le dedans; c'est oser saisir — par les yeux — cette diaphanéité qui enveloppe la terre de l'atmosphère légère, silencieuse et accueillante d'une gestation perpétuelle. Le regard survole les mouvements et les distances, décèle les frontières, dépasse la fragilité des lieux et attend, en silence, le moment où l'esprit se répandra dans tout l'univers. Il éveille l'instant d'osmose qui relie *ici à ailleurs*: le «retour des dieux» confondu avec le retour aux lieux, avec le rêve éloquent (terrible et fascinant) d'une poésie *sans images* «qui ne fît qu'établir des rapports sans aucun recours à un autre monde, ni à une quelconque explication (...)»<sup>15</sup>. C'est un regard qui n'accepte aucun outil conceptuel, aucune réflexion préalable; un regard trans

formé en pensée à fleur de peau, en intuition, en appréhension épidermique d'une énergie diffusée partout. Ce sont des yeux qui plongent dans l'espace pour s'emparer — ambition combien démesurée. — de insaisissable, pour y recréer des images éphémères de mouvement, de dynamisme et de distance, qui puissent opposer à la pesanteur et à l'opacité une essence que seul un regard, à la fois lucide et claivoyant, sera susceptible de dévoiler: «On voit ces choses en passant / (même si la main tremble un peu, / si le coeur boîte), / et d'autres sous le même ciel: / les courges rutilantes au jardin, / qui sont comme les oeufs du soleil, / les fleurs couleur de vieillesse, violette. // Cette lumière de fin d'été, / si elle n'était que l'ombre d'une autre, / éblouissante, / j'en serais presque moins surpris.»<sup>16</sup>

Poésie de la lumière, de la transparence, du changement, de la continuité. Sans failles, sans déchirures, silencieuse parce qu'essentielle, murmurante parce qu'excessive, en quête aussi bien d'une immanence transcendente que d'une transcendance immanente. Pareille aux roseaux, poésie d'une confiance extrême, d'un abandon total aux images synesthésiques qui emportent en douceur et en tranquillité l'être et qui l'aident à librement circuler dans l'espace: «(...) Les roseaux: comment leurs épis veloutés se déchirent, laissant échapper lentement un flot de graines, un jabot, dans le plus absolu *silence*. L'accouchement humain: plaintes, sang.

Dans un silence absolu, une lenteur douce, irrésistible, la plante se déchire et se dissémine, confiée au vent (...)»<sup>17</sup>.

Mais, essentiellement, poésie simple (je pense aux paroles d'Henri-Frédéric Amiel: «Le grand artiste est un simplificateur») sans être pour autant simpliste. Bien au contraire. De la conscience aigüe d'un *langage poétique* qui est à la fois ensemencement et révélation, de la poursuite exigeante d'une double fidélité aussi bien au matériel qu'au spirituel, de la recherche inépuisable d'une précision désignant l'euphorie qui découle de la rencontre entre le paysage et l'être, naîtra le refus le plus total d'une démission, l'abjuration d'un relâchement de parole qu'il faudra toujours (re)construire car y respire le perceptible. Le poète se méfiera autant des théories que des images, autant des mots que des conceptualisations bien de fois menteuses. Ne cherche-t-il pas, avidement, la plénitude?: «(...) Méfie-toi des images. Méfie-toi des fleurs. Légères comme les paroles. Peut-on jamais savoir si elles mentent, égarent ou si elles guident? Mois qui suis de loin à la loin ramené à elles, moi qui n'ai qu'elles ou à peu près je me mets en garde contre elles. Quand on vieillit,



le regard intérieur se fait myope. On rêve moins. On devient plus avide et plus avare. On vieillit quand on commence à se retourner. (...)»<sup>19</sup>.

«Parler avec la voix du jour» est le titre d'une préface que Jean Starobinski consacre au recueil *Poésies (1946-1964)* de Philippe Jaccottet. Y est affirmée, à maintes reprises, l'exigence de vérité, de franchise, de loyauté, de fidélité et de justesse, d'une parole poétique qui dépasse la gratuité éloquente et grandiose, le ton magestueux et solennel, les arabesques prolixes et recherchées, les constructions lourdes d'intellectualité, nuisibles quand on veut créer un langage incantatoire et évocatoire, mélodieux et suggestif, fidèle aux interrogations multiples que pose le monde immense du vécu. Y est soulignée (dans cette préface) l'alliance d'un trait, à la fois net et souple, avec une reconnaissance pleine de gratitude envers une lumière qu'il faut retenir — ne serait-ce qu'un instant (parce qu'elle unit la lune au soleil, la terre au ciel, le connu à l'inconnu, le perceptible à imperceptible) — «dans la paume d'un rêveur». Le temps est venu de franchir les portes qui separent l'être du visible (ou du non-visible?), de capturer (à quel prix?) dans le chant, la voix et le cri, ce désir d'un absolu incarné dans un réel à réapprendre chaque jour (...)» D'où la trace si ferme du vers, l'alliance de netteté et de souplesse de la syntaxe, la façon si émouvante dont la passion personnelle, à la fois ambitieuse et humble, se développe à travers l'impersonnalité d'une diction pure. Car Jaccottet visant très haut, a résolu de partir de *plus bas*. La parfaite lisibilité de l'écriture (...) ses retouches simplificatrices m'apparaissent tout ensemble comme l'indice de son point de départ dans la vie commune, et comme la confirmation de son amour professé de la lumière. (...) <sup>19</sup>

La voix ne s'égare point, tout en étant désarmée. Lucide et tenace, elle se dépouille, elle devient parfaite magicienne du vent. De cette présence harmonieuse — que seuls les fantômes de la mort, de la vieillesse, de l'ignorance viennent quelquefois troubler — découle l'infatigable poursuite d'un «au-delà» du vide, d'un «au-delà» du sens, d'un ailleurs de parole où la délivrance se mue en liberté, où l'expansion de l'être aboutisse à sa complétude et à l'infinitude de toutes choses. Mais s'il y a des moments où cette tâche semble facile à accomplir: «J'ai su pourtant donner des ailes à mes paroles, / je les voyais tourner en scintillant dans l'air, / elles me conduisaient vers l'espace éclairé...»<sup>20</sup>, d'autres moments, en prônant l'alliance du concret et du rituel, de l'ordre et du cosmos, le poète souffrira de l'impasse: «(...) Toutefois, on dirait / que cette espèce-là de

parole, brève ou prolix, / toujours autoritaire, sombre, comme aveugle, / n'atteint plus son objet, aucun objet, tournant / sans fin sur elle-même, de plus en plus vide, / alors qu'ailleurs, plus loin qu'elle ou simplement / à côté, demeure ce qu'elle a longtemps cherché. / Les mots devraient-ils donc faire sentir / ce qu'ils n'atteignent pas, qui leur échappe, / dont ils ne sont pas maîtres, leurs envers? // De nouveau je m'égarerai en eux, / de nouveau ils font écran, je n'en ai plus / le juste usage, / quand toujours plus loin / se dérobe le reste inconnu, la clef dorée, / et déjà le jour baisse, le jour de mes yeux...»<sup>24</sup>.

Même si la «fête perpétuelle n'est pas pour demain», même si les distances qui séparent les choses et les êtres et si les mouvements permanents qui semblent les unir n'ont encore jamais abouti à leur (con)fusion; même si entre le geste de ramasser une infinité de fragments et celui de tenter, en réunissant tous ces débris, d'y installer un ordre, d'en créer une unité, le lien semble fragile et inexistant; même si le sens a l'allure d'un non-sens, si la création semble néanmoins une destruction, si la lumière s'apparente à l'obscurité et à l'ombre; même si le tout n'est que le rien, si la vie n'est que la mort, si la plénitude n'engage que l'anéantissement, au sein d'une telle poésie, le limité et l'illimité, seront dans l'instant le même et l'autre «souffle». Jean-Pierre Richard, dans une (plusieurs) étude(s) consacrée(s) à la poésie moderne, souligne ce sens du paradoxe «dialectique ou simplement équilibrante» qui caractérise la plupart des créations poétiques contemporaines. Il faut créer la présence d'une absence. Et la parole sera cet «à travers» momentané, périssable et pourtant unique, par le pouvoir duquel l'absent sera présent, l'inconnu deviendra connu, l'utopie se transformera en réalité: «(...) Faire que la splendeur aérienne revienne en profondeur transfigurer la terre, tout en étant elle-même transformée et comme une deuxième fois illuminée par cette traversé; amener la lumière, volontairement prisonnière des ombres, des obstacles, à découvrir dans la limite la source d'un rayonnement plus vrai, explorer alors le mystère d'une opacité éclairante; interroger le double paradoxe d'une infinité saisissable et d'une familiarité insaisissable (...)»<sup>25</sup>. Tel est le vrai sens de l'expérience poétique de Philippe Jaccottet.

Une des images (il y en a de «saintes», pour ce poète!) les plus répandues dans toute sa poésie est celle du voyageur, du nomade, qui a du mal à franchir les seuils, à qui le monde n'est jamais donné mais seulement prêté et qui cherche (toutefois), sisyphiquement, à travers le brouillard le plus épais, la terre promise depuis toujours, à ses ancêtres si l'on apprend à perdre, une joie toute neuve pourra,

enfin, surgir: voici la vraie leçon du dépouillement et de la nudité — aussi bien de corps que de l'esprit. Se (con)fondre avec la terre est encore et toujours, une des plus belles façons de dire l'impérissable essence poétique: «Quelqu'un te remettra dans la main une graine / telle que même après ta main détruite, / rien ne t'aura été retiré ni rompu.» (...) <sup>23</sup>. L'espoir de servir le Visible et de sentir l'Invisible se transformera alors en fête. Entretemps, *ici* et *vie* deviendront la *même* et *l'autre* parole.

L'essentiel de la démarche poétique de Phillippe Jaccottet, son entretien avec l'Immédiateté, ouvre, à la poésie contemporaine, un chemin difficile, ardu, mais passionnant. Car jamais l'incertitude, l'humilité, l'effacement, le dénuement, n'ont été si conscients et si joyeusement atteints. Néanmoins la quête se poursuit. Mais c'est par là qu'il faut progresser. Le poète affirmera dans un extrait de *La Semaison*, qui pourrait justement confirmer un début d'art poétique: «(...) A partir de l'incertitude, avancer tout de même. Rien d'acquis, car tout acquis ne serait-il pas paralysie? L'incertitude est le moteur, l'ombre et la source. Je marche faute de lieu, je parle faute de savoir, preuve que je ne suis pas encore mort. Bégayant, je ne suis pas encore terrassé. Ce que j'ai fait ne me sert à rien, même si ce fut approuvé, tenu pour une étape accomplie. *Magicien de l'insécurité le poète...*, juste parole de Char. Si je respire, c'est que je ne sais toujours rien. *Terre mouvante, horrible, exquise*, dit encore Char. Ne rien expliquer, mais prononcer juste. (...)» <sup>24</sup>.

## RESUMO

### PHILIPPE JACCOTTET: «SERVITEUR DU VISIBLE, PENSEUR DES LIEUX»

«(...) Je me suis prétendue naguère «serviteur du visible». Ce que je fais ressemblerait plutôt, décidément, au travail du jardinier qui nettoie un jardin et trop souvent le néglige: la mauvaise herbe du temps... (...)».

«(...) Cette pensée des lieux n'est pas une simple rêverie de poète rustique, de déserteur: de plus en plus nombreux sont ceux qui les cherchent sans même s'en rendre compte (...)».

*A partir destes dois excertos de um livro de Philippe Jaccottet, Paysages avec figures absentes (Paris, Ed. Gallimard, 1976), procurar-se-á compreender que o problema do visível se coloca, essencialmente, a partir de uma nova estética do olhar: ousar penetrar a espessura do visível é deixar que o olhar penetre o «invisível e contraditório real», mas é sobretudo ousar uma palavra poética inseparável da morte, porque à imagem do mundo que nos habita e que nós habitamos. Não se trata, de modo algum, de uma evasão para fora do real: antes de uma fusão, de uma osmose, de uma conciliação entre um aqui e um além: o regresso dos deuses confundidos com o regresso aos lugares (na concepção de Yves Bonnefoy) e com o sonho de uma poesia isenta de imagens «qui ne fît qu'établir des rapports sans aucun recours à un autre monde, ni à une quelconque explication».*

*No seio de uma tal poética, a luz e as trevas têm a mesma e a outra respiração.*

## NOTES

1. Breyner, Sophia de Mello. «Se todo o ser ao vento abandonamos» in *Antologia*. Porto, Lib. Figueirinhas, 1985, p. 36.

2. Jaccottet, Philippe. *Paysages avec figures absentes*. Paris, Ed. Gallimard, 1976, p. 109.

3. *Ibid.*, *ibidem*, p. 112. En justifiant son attachement aux paysages et le rôle essentiel qu'ils joueront dans sa poésie, P. Jaccottet explicitera encore: «(...) J'ai pu seulement marcher et marcher encore, me souvenir, entrevoir, oublier, insister, redécouvrir, me perdre. Je ne me suis pas penché sur le sol comme l'entomologiste ou le géologue: je n'ai fait que passer, accueillir. J'ai vu ces choses, qui elles-mêmes, plus vite ou au contraire plus lentement qu'une vie d'homme, passent. Quelquefois, comme au croisement de nos mouvements (...) il m'a semblé deviner, faut-il dire, l'immobile foyer de tout mouvement? Ou est-ce déjà trop dire? Autant se remettre en chemin... (...)» *Ibidem*, pp. 10-11.

4. Jaccottet, Philippe. *A travers un verger suivi de Les Cormorans et de Beauregara*. Paris, Ed. Gallimard, 1984, pp.32-33.

5. Jaccottet, Philippe. *Paysages avec figures absentes*. Paris, Ed. Gallimard, 1976, p. 59: «(...) On est surpris d'y découvrir cette surface d'eau que le vent ride; et, sur la rive opposée au chemin, au pied d'une barrière de roseaux, cette ligne blanche: l'écume en quoi se change, s'épanouit l'eau contre un obstacle; surpris et touché. C'est une autre inscription fugitive sur la page de la terre, qu'il faut saisir, que l'on voudrait comprendre. Sans que l'on sache pourquoi, elle semble prête à livrer un secret; sinon, comment nous aurait-elle arrêtés? (...)».

6. Jaccottet, Philippe. *A travers un verger...*, p. 82.

7. Jaccottet, Philippe. *A la lumière d'hiver précédé de Leçons et de Chants d'en bas*. Paris, Ed. Gallimard, 1977, pp. 71-72. On pense encore à ce beau livre *L'Entretien des Muses* (Paris Ed. Gallimard, 1978) et à la critique qu'y fait Jaccottet de la poésie d'Yves Bonnefoy. Une même exigence lie les deux poètes dans la recherche du «vrai lieu»: «(...) La poésie ne doit pas, comme on le croit souvent, arracher le périssable au temps, elle doit intégrer l'éphémère, l'ombre, la ruine, pour saisir la profonde, l'unique réalité. «L'universel n'est pas cette certitude abstraite qui pour être partout la même ne vaut vraiment nulle part. L'universel a son lieu. L'universel est en chaque lieu dans le regard qu'on en prend, l'usage qu'on peut en faire. Je pense à la formule grecque du vrai lieu, détournée de sons sens, offerte à cette idée qu'en certains horizons je puis apercevoir la vérité vigilante, et qu'ils sont les chemins de mon retour. Le vrai lieu est celui d'une conversion profonde...» (...)» p. 252.

8. Jaccottet, Philippe. *La Semaïson. Carnets 1954-1979*. Paris, Ed. Gallimard, 1984, pp. 228-229.

9. Jaccottet, Philippe. *A la lumière d'hiver...*, p. 24. De ce «souffle» se nourrit toute cette poétique. Par exemple, dans un recueil de poèmes écrits entre 1961-64, on pourra lire: «Peu de chose, rien qui chasse / l'effroi de perdre espace / est laissé à l'âme errante. // Mais peut-être plus légère, / incertaine qu'elle dure, / est-elle celle qui chante / avec la voix la plus pure / les distances de la terre» (Airs, 196, p. 9). Ailleurs, le poète confondra — par le biais d'un souffle — *poésie et Illimité*: «(...) C'est le Tout-autre que l'on cherche à saisir. Comment expliquer qu'on le cherche et ne le trouve pas, mais qu'on le cherche encore? L'illimité est le souffle qui nous anime. L'obscur est un souffle; Dieu est un souffle. On ne peut s'en emparer. La poésie est la parole que ce souffle alimente et porte, d'où son pouvoir sur nous. (...)» (*La Semaïson*, p. 59). Et il parlera encore d'un lien entre toutes les choses de la terre: «(...) Une paille très haut dans l'aube / ce léger souffle à ras de terre: / qu'est-ce qui passe ainsi d'un corps à l'autre? / (...)» (*Poésie — 1946-1967*, p. 107).

10. Une préférence subtile pour tout ce qui est léger, vague, imperceptible, fluide, pour tout ce qui touche l'indétermination, l'absence de formes et de contours, enfin, la prédilection pour une voile diaphane qui cacherait autant qu'il dévoilerait l'immense communion entre toutes les choses du cosmos, est une des formes privilégiées, dans la poésie de Philippe Jaccottet, pour traduire l'illimité, le transcendant, l'occulte, voire le sacré. On le reconnaît dans ce bel extrait de *La Semaïson* «(...) Autre chose devrait être tentée peut-être, où trouvent accord non pas paisible, mais vivant, légèreté et gravité, réalité et mystère, détail et espace. L'herbe, l'air. Des entrevues infiniment fragiles et belles — comme d'une fleur, d'un joyau, d'un ouvrage d'or — situées dans l'extraordinaire immensité. Astres et nuit. Discours vaste et fluide, aéré, dans lequel prennent place avec discrétion des bijoux de langage. Comme ce qui apparaît aussi, de loin en loin, dans la brume (...)» (p. 20); ou encore dans ce

poème de *Poésie 1946-1967*: «Là où la terre s'achève / levée au plus près de l'air / (dans la lumière où le rêve / invisible de Dieu erre) // entre pierre et songerie // cette neige: hermine enfuie» (p.103).

Plus loin, dans le même recueil on saisira: «(...) et quand nous volerons portés par la légèreté / à travers tout ces illusoirs murs que le vent pousse, / vous n'entendrez plus que le bruit de la rivière / qui coule derrière la forêt; et vous ne verrez plus / qu'étinceler des yeux de nuit... // Lorsque nous parlerons avec la voix du rossignol...» (p. 69) et surtout: «(...) M'étant penché en cette nuit à la fenêtre, / je vis que le monde était devenu léger / et qu'il n'y avait plus d'obstacles. Tout ce qui / nous retiens dans le jour semblait plutôt devoir / me porter maintenant d'une ouverture à l'autre / à l'intérieur d'une demeure d'eau vers quelque chose / de très faible et de très lumineux comme l'herbe: / j'allais entrer dans l'herbe sans aucune peur, / j'allais rendre grâce à la fraîcheur de la terre, / sur les pas de la lune je dis oui et je m'en fus...» (p. 71).

11. A ce propos, semblent justes et évidentes les remarques que Georges Poulet a faites, très récemment, sur la conception du *temps* chez Philippe Jaccottet: «(...) chez Jaccottet, la scène à laquelle nous assistons est strictement limitée à l'actualité. Surgie soudainement, elle est destinée à ne pas se prolonger au-delà d'un temps fort court, comme si elle avait pour règle de ne se manifester qu'entre deux périodes de durée, avec ni l'une, ni l'autre desquelles elle n'aurait de liaison. Loin d'unir les moments du temps, l'instant dont il s'agit ici semble avoir pour mission de les séparer. Non seulement il rompt la continuité du temps ordinaire, mais il tend à insérer entre passé et futur un temps radicalement différent: sorte de durée-éclair, inconfondable avec toute autre et n'existant qu'en elle-même. (...): «Jaccottet» in *Sud (Revue littéraire)*, n.º 80/81: *Alentour de Philippe Jaccottet (numéro spécial préparé par André Ugheto et Jean Pierre Vidal)*, Marseille, Mars 1989, p. 31.

12. Jaccottet, Philippe. *Pensées sous les nuages*. Paris, Ed. Gallimard, 1983, p. 27.

13. Jaccottet, Philippe. *Poésie (1946-1967)*..., p. 91.

14. Jaccottet, Philippe. *La Semaïson*..., p. 117. C'est le vrai sens du *changement* qui donne de l'amplitude à l'immédiateté: les rencontres avec le paysage auraient pu créer, à l'intérieur de l'être, un rythme de discontinuité vertigineuse — «une atteinte», «une blessure» — si elles n'étaient pas senties comme les approches de mille regards, interpellant l'essence humaine — «une réponse à cette atteinte». En fait, l'être vit de ces rencontres: s'il vit aussi au-delà, c'est grâce à cet ensemencement continu.

15. Jaccottet, Philippe. *La Promenade sous les arbres*..., p. 144.

16. Jaccottet, Philippe. *Pensées sous les nuages*..., p. 16.

17. Jaccottet, Philippe. *La Semaïson*, p. 12. Lourde de sens, cette poésie du même et de l'autre lieu, du même et de l'autre instant vit d'un questionnement profond des racines même de l'homme: tout élan mystique n'exige-t-il pas un abandon et un recueillement total?

18. Jaccottet, Philippe. *A travers un verger*..., p. 17.

19. Strarobinski, Jean. In Préface au recueil *Poésie 1946-1967*..., p. 13.

20. Jaccottet, Philippe. «L'hiver» in *Poésie 1946-1967*..., p. 61.

21. Jaccottet, Philippe. *A la lumière d'hiver*..., pp. 81-82.

22. Richard, Jean-Pierre. *Onze études sur la poésie moderne*. Paris, Ed. du Seuil, 1964, p. 261.

23. Jaccottet, Philippe. *La Semaïson*..., p. 30.

24. Jaccottet, Philippe. *Ibidem*, p. 23.